

Marie de Nazareth: réflexions bibliques pour la culture d'aujourd'hui

par Ernesto Borghi¹

1. Introduction

La figure de Marie, mère de Jésus de Nazareth, a toujours revêtu une grande importance pour la foi et la culture chrétiennes. La dévotion mariale est un phénomène religieux séculaire d'une importance énorme: il suffit de considérer les millions de personnes qui, chaque année, visitent les milliers de sanctuaires dédiés à la fille de Nazareth.

Mais quelles sont les raisons de l'extraordinaire faveur dont Marie fait l'objet dans l'Église et dans la société ? Toutes les manifestations de cette appréciation sont-elles en fait des signes de foi en son fils, le Nazaréen crucifié et ressuscité? La foi chrétienne et le paganisme "déguisé" en christianisme ne semblent-ils pas souvent très liés? A ces questions et à d'autres, les pages suivantes tenteront d'apporter un élément de réponse. Ils le feront de la manière la plus radicalement chrétienne possible, c'est-à-dire en traitant des récurrences bibliques explicites et incontestables de la figure de Marie.

Dans cet article, en fait, je ne considérerai, bien que brièvement, que les textes du Nouveau Testament qui traitent explicitement de Marie de Nazareth. Je me concentrerai donc en particulier sur les passages spécifiques tirés des chapitres 1-2 de l'Évangile selon Luc et sur Jn 2 et Jn 19.

D'autres passages du Nouveau Testament seront mentionnés ici, et d'autres encore, que diverses traditions exégétiques et dévotionnelles ont diversement rattachés à la mère de Jésus (par exemple, certains premiers testamentaires) ne seront même pas mentionnés parce qu'ils vont structurellement au-delà d'un traitement biblique de Marie réellement direct et laissent place à des excès herméneutiques qui n'ont aucun rapport avec une saine lecture littérale.

J'ai un grand respect pour la dévotion mariale et je crois que Marie est une figure très importante pour le petit chrétien que j'essaie d'être et pour beaucoup d'autres femmes et hommes qui souhaitent vivre à l'image et à la ressemblance du Dieu de Jésus-Christ.

D'autre part, il est de plus en plus urgent de contribuer à montrer comment et pourquoi diverses formes d'attention à Marie ne sont ni chrétiennes, ni intérieurement et socialement constructives à travers les sources bibliques. L'enjeu est très important: une attention à Marie toujours plus chrétienne parce que toujours plus radicalement biblique, pour une croissance spirituelle vraiment intelligente et passionnée des générations actuelles et futures.

¹ Né à Milan en 1964, marié et père de deux enfants, il est titulaire d'une licence en lettres classiques (Université de Milan), d'une licence en sciences religieuses (Université de Fribourg), d'un doctorat en théologie (Université de Fribourg) et d'une licence en Écriture sainte (Commission biblique pontificale). Il est un bibliste professionnel depuis 1992. Il enseigne l'introduction à l'Écriture Sainte à l'ISSR "Romano Guardini" de Trente et l'Écriture Sainte à la Faculté Pontificale de Théologie de l'Italie du Sud (Section de Saint Thomas d'Aquin) à Naples. Depuis 2003, il préside l'Associazione Biblica della Svizzera Italiana (www.absi.ch) et coordonne la formation biblique dans le diocèse de Lugano. Depuis 2019, il est coordinateur de la sous-région Europe du Sud et de l'Ouest de la Fédération biblique catholique (www.f-b-c.org). Parmi ses livres les plus récents: *Di' soltanto una parola. Per leggere la Bibbia nella cultura di tutti*, Effatà, Cantalupa (TO) 2018²; (ed.), *LUCA. Nuova traduzione ecumenica commentata*, Edizioni Terra Santa, Milano 2018; (ed.), *MATTEO. Nuova traduzione ecumenica commentata*, Edizioni Terra Santa, Milano 2019; (avec G. De Vecchi, edd.), *Alle radici della comunità cristiana. Liturgia, catechesi, carità per vivere insieme*, San Lorenzo, Reggio Emilia 2020; *La giustizia dell'amore. Matteo 5-7 e Luca 6.11 tra esegesi ed ermeneutica*, Effatà, Cantalupa (TO) 2021.

2. De l'Évangile selon Luc

2.1. Les contextes généraux : Luc 1-2 et Matthieu 1-2

Seuls Mt et Lc nous donnent des informations sur la phase infantile de la vie de Jésus et la version lucanienne est plus étendue à cet égard (132 versets contre 48).

Celui qui cherche dans ces premiers chapitres de Luc et Matthieu ou dans la plupart des textes évangéliques une sorte de chronique minute par minute des événements biographiques de Jésus sera déçu. Tout aussi infondée est une opinion opposée, prête à jurer sur l'incohérence historique totale des événements relatés.

Lc 1-2 et Mt 1-2 ainsi que Jn 1,1-18 et Mc 1,1 sont des textes à forte concentration christologique. Ce sont des préludes magistraux qui annoncent - en anticipant en quelque sorte et en résumant - la symphonie complexe de l'Évangile ; ils en révèlent les motifs dominants, ils offrent la clé de son interprétation, mais ils ne peuvent être pleinement compris qu'au terme de celle-ci.

Dans l'ensemble de la version lucanienne, la fonction des chapitres 1-2 est claire. Elle vise à situer Jean le Baptiseur et Jésus dans l'histoire du salut, à subordonner Jean au Messie, en proclamant, dès le début du récit, le mystère de Jésus.

2.2. Luc 1:26-38

²⁶Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, ²⁷à une vierge fiancée à un homme de la maison de David nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie.

La naissance de Jésus est annoncée dans une petite ville de banlieue, à la réputation peu reluisante (cf. Jn 1:46) et à la population très mélangée, où la pureté rituelle était très difficile à maintenir.

Celle qui reçoit l'annonce est une jeune fille absolument anonyme, qui est certainement fiancée à un membre de la lignée davidique, mais qui ne présente en elle-même aucune distinction socioculturelle ou physique particulière. Il y a aussi un autre aspect important : Marie est présentée comme une vierge. L'usage lucanien dans le passage en question ne donne lieu à aucun doute : il suffit de comparer avec le v. 34 pour comprendre qu'il s'agit ici d'une jeune fille qui n'a pas encore eu de relations sexuelles.

C'est précisément dans cette atmosphère de modestie tranquille que la jeune fille nommée Marie devient, à partir de la fin du v. 27, le centre de l'appel divin.

²⁸En arrivant auprès d'elle, il lui dit: "Sois dans la joie, tu qui es vraiment comblée de grâce, le Seigneur est avec toi". ²⁹À ces mots, elle fut grandement confuse et se demanda quel sens avait une telle salutation.

L'archange veut transmettre une sérénité et un contentement croissants et le texte nous le présente selon une "échelle à trois niveaux".

- Tout d'abord l'expression initiale, sois joyeux: l'impératif grec utilisé est certainement une salutation conventionnelle dans la culture grecque profane. D'un autre côté, tant le contexte du début du Testament des paroles de l'ange (cf. Zach 9:9; Zeph 3:14-15; Gl 2:21-23) que d'autres attestations du verbe utilisé comme traduction du terme hébreu prégnant shalom (= paix, au sens de bien-être global et de sérénité) suggèrent quelque chose de plus. L'impératif initial vise à insister sur l'invitation à la joie lancée par l'ange.

- Deuxièmement, l'expression "véritablement rempli de grâce": cet élément augmente la charge de bonheur évoquée. En effet, la grâce divine, du passé au présent, a enveloppé l'existence de Marie et est destinée à perdurer: Marie est, pour ainsi dire, appelée à le réaliser.

- Troisièmement, l'affirmation de la présence du Seigneur Dieu à ses côtés. La présence active de Dieu est la garantie essentielle offerte à ceux qui font l'objet de l'appel divin, garantie qui, évidemment, déploie ses ailes sur la foi libre et responsable des destinataires.

L'étonnement de Marie exprimée ici dans le texte de Luc est très fort. Elle n'en vient cependant pas à un refus ou à une objection immédiate. Elle a une réaction d'ordre méditatif-

intérieur, qui rend explicite la recherche de sens que la jeune fille considère nécessaire pour comprendre les raisons de cette exaltation que Dieu, à travers l'ange, entend lui faire subir.

Cette réponse intérieure offre le droit à l'explication qui suit :

³⁰L'ange lui dit: *“N'aie pas peur, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. ³¹Voici, tu concevras un fils dans ton sein, tu lui donneras naissance et tu lui donneras le nom de Jésus. ³²Il sera grand et appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de son père David ³³et il régnera sur la maison de Jacob pour toujours, et sa souveraineté n'aura pas de fin”*.

Il était donc tout à fait inhabituel qu'une femme reçoive une salutation aussi solennelle que celle qu'elle a reçue: ce seul fait est à l'origine d'une surprise et d'un bouleversement supplémentaires. Deuxièmement, Marie, dans toute sa personne, est appelée à être celle qui donnera naissance à celui qui est attendu depuis des milliers d'années, le Messie, le Fils de Dieu.

La grandeur du nouveau-né est absolue (v. 32-33): il ne l'acquerra pas de l'extérieur et elle ne sera valable que devant le Seigneur. La nature divine de Jésus et l'annonce messianique sont réaffirmées de manière décisive dans leur position davidique et royale, selon une perspective qui part de la dimension liée à Israël et s'étend vers l'éternité (cf. Dn 7:14).

³⁴Alors Marie dit à l'ange: *“Comment cela est-il possible? Je n'ai de relations sexuelles avec aucun homme!”*. ³⁵L'ange lui répondit: *“Le souffle saint et sanctificateur descendra sur toi, la puissance du Très-Haut fera descendre son ombre sur toi. C'est pourquoi celui qui va naître sera saint et appelé Fils de Dieu. ³⁶Vois-tu, ta parente Élisabeth a aussi conçu un fils dans sa vieillesse, et c'est le sixième mois pour elle, que tout le monde disait stérile. ³⁷La parole de Dieu ne sera pas inefficace”*.

Marie, qui est maintenant entrée dans l'image divine que le messager du Seigneur lui a présentée, est préoccupée par la faisabilité concrète de la naissance annoncée. Sa question (v. 34) est la véritable charnière narrative de la péripécie. La question posée par Marie, non pas sur le “qui” de l'événement, mais sur le “comment” est tout à fait légitime.

La réponse de l'archange dissipe toute incertitude à cet égard également. La consécration de l'enfant à naître dans le souffle divin sanctificateur est ici mise en relation étroite avec son action salvatrice riche en puissance. Elle ne peut qu'être une dimension essentielle de celui qui va naître, qui, tout en étant vraiment homme, est tout autre que ses semblables.

Au v. 36, la garantie est donnée que cette action est supérieure aux limites contraignantes de l'anatomie et de la physiologie humaines. En fait, cela s'est déjà produit de manière tangible pour Élisabeth, la mère de Jean (cf. v. 13). En revanche, le v. 37 voit la supériorité divine définitivement réaffirmée. Et toutes les paroles de l'ange, du début à la fin, s'adressent à la responsabilité d'une réponse que seule Marie peut donner.

³⁸Alors Marie dit: *“Voici, je suis la servante du Seigneur! Je désire vraiment que ce que tu as dit m'arrive!”*.

Le message divin incite la jeune fille à prendre une décision dont elle ne peut prévoir les conséquences pour elle-même. Marie, qui se définit comme la servante du Seigneur,

- se place dans le climat du pacte avec Dieu propre à sa tradition ethnoculturelle, en atteignant les racines les plus authentiques de celle-ci;
- elle reconnaît que son destin est étroitement lié à celui du Fils qu'elle mettra au monde;
- elle met en évidence, sans aucune passivité ni sujétion négative, les caractéristiques de sa propre vocation et la manière la plus humaine de l'affronter en toute liberté et sérieux relationnel.

Toute la phrase de Marie est une sorte d'explosion d'enthousiasme à l'égard de ce qui lui a été présenté, qu'elle accepte, en l'assumant sur le mode du service passionné, de l'amour fidèle qu'elle s'est librement donné.

L'alliance entre Dieu et l'être humain trouve ici, tout à la fois, sa réaffirmation la plus traditionnelle et la plus nouvelle: le Seigneur offre à une femme de devenir l'intermédiaire de sa parole par excellence, qui est son fils, au profit du bien ultime et véritable de toute l'humanité.

Marie n'est pas l'exemple d'une certitude inhumaine. Elle éprouve de la perturbation, de la perplexité, du doute, bref, une agitation objective qui s'exprime à travers deux faits précis:

l'interrogation intérieure sur ce qu'était sa nouvelle perspective existentielle, la clarification de ses questions sur les modalités de la vocation que Dieu avait pensée pour elle. Dans tout cela, ainsi que dans sa réponse positive finale, Marie ouvre la voie à tout chemin de foi dans le Dieu de la révélation judéo-chrétienne, car elle apporte une aide pour accueillir l'événement de l'entrée divine dans la spécificité de chaque existence, selon une dimension humaine réaliste.

La force de Marie ressort particulièrement lorsque l'on considère le peu de ressources et de moyens extérieurs dont elle disposait : son énergie intérieure est remarquable, sa capacité à se confier est frappante. La sienne n'est pas une foi aveugle. Elle apparaît tout sauf dépourvue de moyens et intimement renfermée, comme elle a été représentée au cours des siècles dans tant d'images de traditions populaires qui ne lui ont pas rendu justice.

La grâce divine la soutient certes, mais le choix qu'elle fait est le fruit de sa liberté. Une liberté qui se joue dans la fidélité à sa condition de créature de Dieu, fille du Seigneur qui, dès le début, a pensé avec ténacité au bien de l'être humain.

Marie ne se contente pas de dire quelque chose sous forme verbale, elle répond par l'annonce discrète mais tenace de sa vie: elle "est mère dans le corps et dans la foi, ou - plus précisément - elle est mère dans le corps parce qu'elle est mère dans la foi. L'enfant qu'elle porte dans son sein est en même temps l'expression physique de sa foi : en Marie, la maternité et la foi sont des dimensions inséparables" (G. Gutierrez, p. 293). À cet égard, Origène dit de manière très éloquente: "*À quoi me sert-il de dire que le Christ est venu seulement dans la chair qu'il a reçue de Marie, si je ne manifeste pas qu'il est aussi venu dans ma chair?*" (In Genesim homilia III, § 7).

Ce passage n'est pas centré sur la vocation de cette femme extraordinaire, mais sur la naissance terrestre du Fils de Dieu et son rôle salvateur. Il appelle les lecteurs à une relation dynamique avec Dieu, et non pas à une relation raidie par le fidéisme ou à un enfermement dans la dévotion. Il s'agit de permettre à la grâce et à la puissance de l'Esprit de réaliser cette naissance en tout être humain, afin d'offrir au fils de Marie une humanité disposée à grandir en l'accueillant, forte de la même puissance d'amour que cette jeune fille palestinienne.

2.3. La réponse d'une foi passionnée: lecture 1,39-56

³⁹*En ce temps-là, Marie monta sur la montagne et se rendit en hâte dans une ville de Judée.* ⁴⁰*Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth.* ⁴¹*Aussitôt qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, le bébé sauta dans son sein. Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit* ⁴²*et elle s'écria d'une voix forte: "Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni!* ⁴³*Qu'est-ce qui me vaut que la mère de mon Seigneur vienne à moi?* ⁴⁴*Lorsque la voix de ta salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.* ⁴⁵*Et bienheureuse celle qui a cru que les paroles du Seigneur s'accompliraient".*

Le texte lucanien montre la rapidité instantanée de cette détermination et de son accomplissement (v. 39), selon une logique de pleine solidarité qui est aussi beaucoup plus: la foi est un don de Dieu, mais elle est aussi une réponse humaine et, comme tout acte humain, elle ne peut se passer de partage et de soutien. Pourquoi Marie va-t-elle chez Élisabeth? Le texte des vv. 39-40 n'offre en lui-même aucune raison explicite. On peut peut-être faire un commentaire intrabiblique en disant que les hommes et les femmes de la Bible sont en mouvement à partir du moment où l'action de Dieu se fait sentir. Luc se hâte ainsi que Marie et ne perd pas de temps pour nous décrire ce voyage. Tout est centré sur l'arrivée.

L'entrée du cousin suscite une réaction profonde chez celui qui attend la naissance de Jean. Ce qui jaillit d'abord, c'est la joie immédiate, soulignant, comme en Lc 1,28, que lorsque Dieu rencontre un être humain, ce qui suit est et doit être d'abord ce sentiment positif et non la peur de l'inconnu ou la terreur du miraculeux.

L'événement est non seulement présenté dans la partie narrative (v. 41a), mais repris explicitement par Élisabeth (v. 44), qui peut exprimer efficacement son état d'esprit enthousiaste (cf. Gn 25:22; 2Sam 6:13-22). La rencontre avec celle qui sait qu'elle doit devenir la mère du Fils de Dieu l'a rendue participante du dynamisme divin le plus authentique: l'Esprit divin (v. 41b). La

motivation essentielle de tout ce mouvement extraordinaire, de l'extérieur géographique du voyage à l'intérieur du ventre d'une mère, est l'acceptation par Marie de la proposition divine, donc la foi de Marie dans l'accomplissement de la promesse divine (v. 45).

En ce qui concerne l'historicité de tout l'épisode de la visitation et la véracité de la relation entre Elisabeth et Marie, rien ne permet de l'affirmer. A cet égard, la première donnée improbable semble être le fait qu'une jeune fille, de surcroît fiancée, effectue seule un voyage de plusieurs jours.

Et aucune tradition, même celle du Nouveau Testament, à l'exception de la tradition lucanienne, ne soutient la parenté entre le Baptiste et Jésus. Dans les versions évangéliques, la présence de relations entre les disciples de Jean et les disciples du Nazaréen est affirmée, en termes aussi de rivalité (cf. Jn 3:22ss; 4:1-2; Mt 11:2).

La capacité et la volonté de Marie de se confier est le motif culminant sur lequel Luc focalise l'attention du lecteur, qui peut légitimement s'attendre à une réponse mariale. Et, en fait, elle arrive, à travers un extraordinaire cantique de louanges. Son contexte originel probable est la vie liturgique d'une communauté judéo-palestinienne d'origine chrétienne, qui projette le discours théologique et anthropologique bien au-delà d'une éventuelle ascendance culturelle. Et le rédacteur lucanien met sur les lèvres de Marie ces mots qui sont un pont salvateur entre le passé et l'avenir.

“⁴⁶Mon âme loue avec force la grandeur du Seigneur ⁴⁷et mon esprit éclate de joie en ce Dieu qui me sauve, ⁴⁸parce qu'il a tourné son regard vers la maigreur de sa servante; voici que désormais toutes les générations me proclameront heureuse, ⁴⁹parce que pour moi le Puissant a fait de grandes choses”.

Deux verbes d'une ouverture bouleversante à la louange et à la joie commencent le cantique. Cette glorification bruyante et chorale du sauveur est réalisée par la totalité du sujet: d'une part, l'âme comme racine dynamique de l'être vivant; d'autre part, l'esprit de l'individu, c'est-à-dire la personne dans son dynamisme relationnel. La terminologie en question se situe en dehors de toute opposition hellénisante entre l'âme et le corps.

Les objets de cette joyeuse reconnaissance sont, respectivement, le Seigneur, le Dieu vivant des Pères qui manifeste sa fidélité et sa bonté à la génération actuelle et Dieu le Sauveur, c'est-à-dire la spécification du titre actif fondamental du Divin en question. L'ensemble de la composition évoque les actes de ce sauveur. Toute la personne de Marie (être vivant et esprit) jubile à la louange de celui qui donne un sens décisif à son existence.

La raison fondamentale de la jubilation de Marie se manifeste par une explication claire: le regard participant et bienfaisant de Dieu s'est porté sur une personne ordinaire malgré ses limites humaines et personnelles. Marie, qui s'était auparavant déclarée servante du Seigneur (v. 38), synthétise en elle le rôle de porte-parole des individus les moins importants.

Une expression de surprise et d'étonnement (v. 48b), signale l'inauguration d'une nouvelle ère, associée à la formulation suivante, dans laquelle le rédacteur lucanien, théologien de l'histoire et du salut, souligne le saut qualitatif salvifique en cours.

La bénédiction mariale s'enracine dans ce que Dieu a opéré en elle par son acceptation libre et responsable (vv. 48a.49a). Le sujet de cette reconnaissance “béatifiante” - toutes les générations - indique une implication globale selon un plan divin général. En elle, le trait expressif de Dieu est la puissance historiquement mise en œuvre. Son objet - de grandes choses (cf. Dt 10:21; Ps 119:18) - est en contraste sémantique évident avec la petitesse du destinataire d'une telle action. Elle exige une réponse humaine tout aussi générale.

Tout le v. 49 est une formule pleine de respect et de modestie: si l'on ne connaît pas l'histoire dans laquelle le Magnificat est inséré, on ne peut pas identifier ces grandes choses. Ce sont donc des paroles très audacieuses: elles sont l'inscription de ce qui touche Marie dans la longue chaîne des merveilles de Dieu, dans la litanie de ses œuvres de salut, depuis la délivrance d'Égypte.

“et saint est son nom”.

La sainteté du nom, c'est-à-dire de la puissance divine, a une importance fondamentale et, dans ce cantique, elle constitue peut-être le centre de gravité théologico-anthropologique du discours. En fait, l'appellation sainte était aussi normale pour les dieux que le terme saint était appliqué aux personnes et aux choses avant de devenir le terme spécifique du monde transcendant. Mais une fois cette transposition effectuée, la sainteté n'existe que par rapport à la sainteté de Dieu. Dieu est l'Autre qui entre en relation avec les êtres humains et fait participer à sa sainteté ceux qui sont les destinataires de cette relation.

“⁵⁰Et sa bienveillance passionnée, de génération en génération, s'étend à ceux qui se lient à lui. ⁵¹Il a déployé la puissance avec (son) bras, il a ruiné les arrogants dans les desseins de leurs cœurs. ⁵²Il a arraché les puissants de leurs trônes, Il a élevé ceux qui vivent dans la pauvreté. ⁵³Il a rassasié de biens les affamés et renvoyé les riches à vide. ⁵⁴Il a défendu Israël, son serviteur, pour faire mémoire de sa bonté passionnée, ⁵⁵comme il l'avait dit à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa descendance pour toujours”.

Le verset 50 indique immédiatement le motif et le caractère distinctif de l'action divine: sa bienveillance passionnée. Ce mot, qui apparaît également au v. 54, donne à l'ensemble du texte une atmosphère très précise. Il ne peut être compris sans avoir à l'esprit son ascendance hébraïque et le contexte dont il est issu et dans lequel il s'inscrit. C'est le mot *hèsed* (en grec *éleos*) qui exprime la gratuité de l'amitié et qui est à l'origine du choix préférentiel envers quelqu'un. Il exprime également le désir de réciprocité, le comportement qui rend possible la relation d'échange entre des personnes unies par un lien : fidélité, générosité, loyauté, confiance.

Dans le contexte d'une perspective historique intensément étendue qui se poursuit (cf. v. 49a), cette attention bienfaitrice de Dieu est dirigée vers ceux qui ont pour lui un véritable respect existentiel. Littéralement, on devrait traduire ceux qui le craignent.

Néanmoins, la peur en question n'a aucun rapport avec une notion de peur du Divin. L'attitude évoquée par Marie implique l'humble reconnaissance, précisément, de la sainteté de Dieu, une attitude d'adoration amoureuse, d'obéissance paisible et heureuse à la Parole, d'humilité joyeuse dans la foi, humilité présente partout où Dieu se révèle, agit et sauve.

A partir de cette base, le cantique exprime un regard sur le passé comme un témoignage emblématique de l'attention effective du Seigneur à l'affirmation de ces valeurs dans l'histoire humaine. Dans les vv. 51-53, il y a 6 verbes d'action, qui enregistrent un processus salvifique “bouleversant”, depuis le passé de l'action de Dieu en faveur de l'humanité et d'Israël jusqu'au développement de l'action de Jésus et à la continuité après la Pâque. Ils embrassent le passé, le présent et l'avenir dans leur résonance, sur les lèvres de Marie, comme une profession de foi et un cri d'espoir.

Le cœur de l'action divine est l'attention portée aux personnes en difficulté. Cette intervention, pour avoir lieu, peut aussi passer par la déstabilisation de ceux qui sont en position de supériorité égoïste, le tout afin de rétablir la justice sociale. L'être humain est une créature pour laquelle tout est un don : reconnaître ce fait signifie se placer dans une attitude d'obéissance et d'exigence, une condition que les puissants et/ou les riches comme fin en soi ont du mal à accepter, dans la mesure où ils se croient heureux (= sauvés) en raison de leur propre mérite.

Dans une forme de continuité circulaire avec ce qui est affirmé au v. 51, 54 exprime la synthèse de l'action divine dans l'histoire du salut: le comportement libérateur de Dieu envers le partenaire de l'alliance selon une mémoire d'amour toujours active et constante. En fait, la caractéristique de son action éternelle est sa miséricorde passionnée envers les êtres humains.

Le verset final du cantique enracine la réflexion poétique dans la relation historique de Dieu avec les premières générations humaines. La mémoire de Dieu apparaît encore comme l'expression d'une fidélité sans faille aux générations humaines, une fidélité qui engage et appelle à l'action.

Le Dieu qui opère les renversements chantés en Lc 1:46-55, celui qui dépossède et prive les usurpateurs de leur fausse condition de supériorité, qui élève les humbles et les exalte avec des biens, manifeste sûrement cette miséricorde passionnée qui sait pardonner et libérer. Un regard global sur cette splendide composition montre qu'il s'agit de l'interprétation explicative de la foi

avec laquelle Marie a adhéré à l'annonce de Gabriel. Et on ne peut nier la force sociale des paroles du cantique, précisément dans sa perspective de louange à Dieu. Le chant équivaut essentiellement à un véritable "combat", car c'est Dieu qui "se bat" pour libérer son peuple et accroître le niveau de justice propre à son existence:

"La force spirituelle des paroles de Marie consiste à nous faire voir comment la recherche de la justice doit être placée dans le cadre de la gratuité de l'amour de Dieu, sous peine d'en perdre le sens profond, et en même temps à nous faire comprendre que cet amour libre et gratuit - qui donne raison à notre prière et à notre action de grâce - exige de notre part une solidarité avec ceux qui vivent dans une situation contraire au projet de vie du Dieu de Jésus-Christ" (G. Gutierrez, p. 308).

2.4. Luc 2:16-19 et son contexte

⁸Il y avait dans la même région des bergers qui se tenaient en plein air la nuit et gardaient leurs troupeaux. ⁹Un ange du Seigneur apparut devant eux, et la gloire du Seigneur les enveloppa de lumière, et ils furent saisis d'une grande frayeur. ¹⁰L'ange leur dit cependant : "N'ayez pas peur, car voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple: ¹¹aujourd'hui vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. ¹²Voici le signe qui vous est donné: vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche". ¹³Et aussitôt apparut, avec l'ange, une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant: ¹⁴"Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre, aux hommes de sa bienveillance". ¹⁵Aussitôt que les anges les eurent quittés pour le ciel, les bergers se dirent entre eux: "Il faut que nous allions jusqu'à Bethléem pour voir annoncer et accomplir cet événement que le Seigneur nous a fait connaître". ¹⁶Ils se hâtèrent donc d'y aller, et trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. ¹⁷Et quand ils l'eurent vu, ils leur firent connaître le fait dont on leur avait parlé au sujet de l'enfant. ¹⁸Tous ceux qui entendirent furent étonnés des choses que les bergers leur avaient racontées. ¹⁹Maria, de son côté, gardait toutes ces paroles pleines de sens, les comparant les unes aux autres dans son cœur. ²⁰Les bergers s'en retournèrent donc, glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été annoncé.

Aux vv. 18-19, la réaction des spectateurs - y compris Marie et Joseph, puisque le texte ne l'exprime pas autrement - au récit des bergers est sans ambiguïté et commune à de nombreuses autres circonstances similaires dans les versions évangéliques (cf. par exemple Mc 5:20; 12:17; Lc 1:21; 2:33; 9:43): tous sont émerveillés. Cette formulation vise à souligner l'importance de ce que les bergers ont communiqué (cf. 1:63.65). Marie émerge cependant du groupe des personnes présentes.

Elle ne se limite pas à la sensation immédiate. Elle va plus loin, en partant d'une caractéristique déjà apparue: le raisonnement profond selon un souvenir vital, l'attitude consistant à comparer constamment en soi ce qui se passe autour de soi et dans sa vie, sans se contenter de la première évaluation ou impression et sans se livrer à une introspection rationnelle ou à une analyse intellectualiste, à la recherche du sens authentique des choses.

Tout cela, évidemment, à partir d'une écoute des paroles des bergers qui n'était pas une pure et simple écoute, mais qui impliquait une implication authentique, qui passait par le cœur et pouvait être à l'origine d'un choix conséquent d'obéissance existentielle. Dans tous les cas, cela a provoqué une reconnaissance joyeuse et reconnaissante de la valeur de Dieu. Tant l'émerveillement des bergers et des spectateurs que cette retenue méditative sont comme une question ouverte: "Que va-t-il advenir de cet enfant" (cf. 1:66)? La réponse sera donnée plus tard par l'événement et l'action même de l'enfant de ce croyant extraordinaire.

2.5. Et que dit le reste de Lc 2?

Dans les vv. 21-52 du deuxième chapitre de Luc, Marie apparaît comme la destinataire des paroles de Siméon (vv. 34-35) et comme l'interlocutrice de son fils dans le dialogue à l'occasion de sa découverte dans le temple de Jérusalem (cf. v. 48).

Sans doute “Siméon annonce-t-il à Marie que sa vie entière sera traversée par la parole de son fils, une parole qui, comme une épée, la forcera à faire des choix douloureux mais inévitables. Si l’acceptation de l’annonce de l’ange l’avait conduite à être la mère de Jésus, l’acceptation du message du fils la conduira à être son disciple” (A. Maggi, p. 78).

Et au v. 48, la difficulté de ce rôle supplémentaire commence à se manifester. En fait, il y a un profond désarroi des parents qui s’exprime dans les paroles de la mère. Elle, partant d’une évidente humanité intérieure et de l’intime préoccupation des deux, demande au fils de rendre compte de ses actes. Dans le texte, il est clair que l’affection maternelle joue un rôle important, mais le texte continue à délimiter la figure de Marie comme celle qui veut comprendre ce qui se passe dans la vie de son fils et dans la sienne, dans une perspective absolument analogue à celle du discernement qui, du v. 19, arrive au v. 51: “Sa mère gardait dans son cœur tous les actes et toutes les paroles”.

Marie continue à développer sa physionomie méditative par rapport à ce qu’elle a vécu et le chemin de disciple vers son fils ne sera pas facile. Elle apparaît comme un modèle pour tous ceux qui ont écouté ou lu ce que les trente vers centraux précédents de Luc ont montré et qui veulent en tenir compte existentiellement dans leur propre vie.

3. De l’Évangile selon Jean

3.1. Jn 2, 3-5 et son contexte immédiat

¹Trois jours plus tard, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus était là. ²Jésus et ses disciples ont été invités aux noces. ³En attendant, comme il y avait pénurie de vin, la mère de Jésus lui dit: “Ils n’ont plus de vin”. ⁴Jésus répondit: “Qu’est-ce que toi et moi avons à voir avec cela, ô femme? Mon heure n’est pas encore venue”. ⁵La mère dit aux serviteurs: “Faites n’importe quelle chose il vous dira”. ⁶Il y avait là six jarres de pierre pour la purification des Juifs, chacune contenant deux ou trois tonneaux. ⁷Et Jésus leur dit: “Remplissez d’eau les jarres”; et ils les remplirent jusqu’au bord. ⁸Il leur dit encore: “Tirez-en maintenant et apportez-en au maître de table”. Et ils les lui apportèrent. ⁹Lorsque le maître de table eut goûté l’eau devenue vin, dont il ne savait pas d’où elle provenait (mais les serviteurs qui avaient puisé l’eau le savaient), il appela l’époux ¹⁰et lui dit: “Chacun sert d’abord du bon vin, et quand ils sont un peu ivres, du moins bon vin, mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu’à présent”. ¹¹Jésus a accompli cela comme le début des miracles à Cana de Galilée, il a manifesté sa gloire, et ses disciples ont cru en lui.

À ces noces, le vin manque (v. 3): cette situation pousse la mère de Jésus à s’adresser explicitement et directement à son fils avec une phrase qui semble très simple et référentielle, par exemple d’après la nature de son sujet (“ils n’ont pas de vin”). Une lacune telle que celle qui est apparue, si elle n’avait pas été comblée, aurait eu de graves répercussions sur la réputation des époux dans le contexte vital de leurs relations. La persuasion se serait répandue que l’époux ne disposait pas de ressources matérielles suffisantes non seulement pour un mariage décent, mais aussi, en perspective, pour garantir une vie à la hauteur du noyau familial qui vient d’être formé.

L’implication discrète mais évidente de la mère dans cette triste éventualité semble avoir précisément pour but de garantir le maintien de l’honneur social de celui qui est célébré et, en tout cas, de la qualité de vie actuelle et, potentiellement, future des mariés.

La demande indirecte d’implication de Jésus provoque une double distance de sa part, soulignée tout d’abord par l’appellatif adressé à la mère (femme). Ce vocatif n’est jamais utilisé dans la Bible en référence à sa propre mère, sauf en Jean 19,26, alors qu’il est attesté 9 autres fois dans le NT avec des destinataires multiples (cf. Mt 15:28; Lc 13:12; 22:57; Jn 4:21; 8:10; 19:26; 20:13.15; 1Cor 7:16). Jésus souligne, avec insistance, que ni lui ni sa mère ne sont directement concernés par cette affaire. En revanche, à ce stade du récit, Jésus et sa mère envisagent leur relation avec la fête et ses protagonistes naturels sous deux angles différents.

Jésus souligne ce qui est le plus important pour lui: le temps de son intervention “publique” n’est pas encore venu (une observation globale, en relation avec l’histoire existentielle de Jésus et

ses effets). Cette heure, ainsi que le rythme et la modalité de la mission historique de Jésus dépendent de la volonté du Père. Par conséquent, l'heure de l'intervention de Jésus, qui obéit à cette perspective de relation filiale avec Dieu (cf. notamment Jn 7:30; 8:20; 12:23.27; 13,1), est soustraite à toute influence humaine, même celle de la mère.

Cependant, l'implication de la femme dans l'événement ne s'arrête pas: elle semble connaître la tendance fondamentale de la suite, même si elle n'en connaît pas les détails concrets (v. 5). Cette condition, en effet, se déduit des paroles qu'elle adresse aux serviteurs présents, qui sont aussi déterminées que générales. En témoigne la contextualité du verbe à l'impératif, qui donne un ordre instantané et ponctuel (= faire), et du pronom le plus indéfini possible (= n'importe quelle chose): Marie passe de la lecture d'une situation humaine difficile qu'elle aimerait pouvoir résoudre (comment?) à un état de disponibilité active avant l'irruption de l'événement révélateur qui va suivre mais qu'elle ne connaît pas encore. Cette action de la mère aura un effet évident sur l'action ultérieure de Jésus.

La présence de Marie dans ce passage a donc trois valeurs, toutes de caractère intensément relationnel :

- la mère de Jésus;
- la femme qui détecte des besoins des époux vers la joie de la fête, donc vers le triomphe de la vie;
- la personne qui mobilise ceux qui peuvent obvier aux difficultés objectivement existantes pour les orienter vers la relation avec celui en qui elle croit pleinement aux capacités.

3.2. Jn 19,23-27

²³Lorsque les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses vêtements et en firent quatre pièces, une pour chaque soldat, et la tunique. La tunique était maintenant sans couture, tissée en une seule pièce de haut en bas. ²⁴C'est pourquoi ils dirent entre eux: "Ne le déchirons pas, mais tirons-le au sort. C'est ainsi que s'accomplit l'Écriture (Ps 22,19): Ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré au sort ma tunique. Et les soldats, d'un côté, ont fait exactement ça. ²⁵Elles se tenaient de l'autre côté de la croix de Jésus, sa mère, la sœur de sa mère, Marie de Clopha et Marie de Magdala. ²⁶Jésus, voyant sa mère et le disciple qu'il aimait se tenir là, dit à sa mère: "Femme, vois ton fils!". ²⁷Puis il dit au disciple: "Vois ta mère!". Et dès cette heure-là, le disciple l'emmena dans sa maison.

Ce passage a deux "précédents" johanniques précis: la prophétie de Caïphe (cf. 11:49-52) et la déclaration prophétique de Jésus (cf. 12:32-33). Les deux personnages principaux de notre passage, qui sont complémentaires du Nazaréen, n'ont pas de nom propre : leur identité est essentiellement leur relation personnelle avec celui qui est sur la croix. En effet, on parle de la mère de Jésus et du disciple que Jésus aimait.

Néanmoins, la relation des deux avec Jésus est globalement différente: si la mère de Jésus représente Israël et une relation physique qui se développe dans la foi, le disciple représente une relation qui a été établie par choix par Jésus lui-même et à laquelle il a répondu positivement. Jésus demande à sa mère de reconnaître dans le disciple un authentique descendant de lui (cf. Jn 8, 37-47). De son point de vue, le disciple est invité à s'intégrer dans la tradition d'Israël. Le centre de gravité de la nouvelle famille de Jésus ne sera plus la tradition messianique d'Israël, mais l'évangile de la Passion (cf., à ce propos, Jn 4,21-24).

Le mot mère revient avec insistance. A partir de trois références en Jn 2,1.3.5 on remarque ici une nette progression relationnelle : on passe de sa mère à sa mère à ta mère. De la relation avec Jésus, nous arrivons à celle avec le disciple lié à Jésus par une relation évangéliquement essentielle (l'amour intensément fraternel qui dure dans le temps) à travers la caractéristique fondamentale pour laquelle Marie est présente dans l'histoire, dans les origines chrétiennes et dans les textes bibliques (en particulier les versions évangéliques): la condition de mère.

L'expression près de la croix de Jésus indique la proximité en dernière analyse de la personne du crucifié comme point d'arrivée du discours (cf. 3:14.16; 8:28; 12:31-32) dans lequel

nous savons définitivement qui est le Fils de Dieu. Jésus voit d'abord sa mère et le disciple bien-aimé et cette perception est suivie d'un impératif qui invite instamment à faire la même chose : voir. Le premier voyant décrypte pour les autres le destin, la vocation, l'identité profonde de ceux qu'il voit. La vision profonde de Jésus doit être partagée par les deux destinataires de ses paroles. Il ne s'agit pas d'une simple recommandation adressée aux deux. Il s'agit d'un mandat précis qui concerne d'abord la mère et, en termes correspondants et complémentaires, le disciple.

L'expression finale du verset 27b pointe vers l'idée d'appartenance ou de communion existentielle. Tout ce qui constitue le bien propre du vrai disciple est affirmé ici. Il s'agit essentiellement du lien qui relie à Jésus dans le choix culminant et conclusif du sacrifice d'amour : la foi en lui, l'union avec lui, l'espace spirituel dans lequel vit Jésus. Cette compréhension de Jésus, du point de vue du disciple, est ce qui lui est propre.

Tout cela signifie que:

- on demande instamment à Marie de s'engager à aimer le disciple comme elle a aimé son propre fils biologique;

- le disciple, qui est l'objet individuel explicite de l'amour de son Maître, est invité à aimer Marie comme sa propre mère biologique, étant l'égal de son fils qui est sur la croix et qui est humainement sur le point de mourir.

Tous deux sont invités à regarder clairement comment celui qui est sur la croix a fait preuve d'amour, depuis le début jusqu'à cette fin tragique. Le disciple met immédiatement en œuvre la volonté d'impliquer Marie dans ce qui lui tient particulièrement à cœur, dans tout ce qui lui est familier. Cela signifie peut-être aussi la matérialité de sa propre maison, mais globalement, sa propre condition de disciple et de fils à tous les niveaux possibles.

En résumé, même en considérant les vv. 28-30 suivants, il est possible de noter la valeur spécifique et universelle des trois caractères de l'événement que nous venons d'examiner:

- Jésus, témoin de la Vérité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu pour les êtres humains au-delà de toute limite et de toute retenue, arrive au terme de sa présence terrestre. Il met le sceau final à son témoignage, proposant concrètement sa royauté à ceux qui écoutent sa parole. Sa mère et son disciple sont fidèles dans la foi, c'est-à-dire dans la confiance en cet amour. Par conséquent, Jésus peut leur révéler la profondeur de leur vocation mutuelle.

- La mère de Jésus est désignée dans sa vocation de femme et de mère, condition qui lui permet de symboliser le peuple messianique qui attend, donne et enfante le Messie. De là, dans la référence incontournable à un don d'amour qui commence à Cana de Galilée et culmine au Calvaire, elle aide directement à la naissance de tout croyant dans le Dieu de Jésus-Christ.

- Le disciple bien-aimé est la personnification du disciple parfait (cf. Mt 5,48), du vrai croyant en Christ, du croyant qui est entré et est appelé à rester toujours dans la logique existentielle de son Maître. Il est l'emblème de ceux qui ont la foi et la vivent de manière crédible.

Chacun est identifié à sa propre vocation et à sa capacité de représentation. Il reste toujours et en tout cas un circuit d'amour complètement enveloppant et densément concret, au-delà de tout précepte, de tout moralisme, de tout exercice de la liberté obligé de l'extérieur.

4. Marie est-elle également présente ailleurs dans le Nouveau Testament?

Il existe d'autres passages du Nouveau Testament dans lesquels Marie de Nazareth est mentionnée de diverses manières: Gal 4:4; Mc 3:31-35 (par. Mt 12:46-50; Lc 8:19-21); Mc 6:3 (par. Mt 13:55-56); Lc 11:27-28; Ac 1:14. Si nous les considérons dans une perspective chronologique, au moins au niveau de la rédaction finale des différents livres du NT, nous pouvons faire quelques observations qui n'ajoutent pas grand-chose à ce qui a été dit précédemment.

Dans tous ces passages, l'importance du rôle de Marie apparaît beaucoup moins évidente que dans les passages lucaniens et johanniques examinés précédemment. En fait, ce qui ressort des textes proposés dans les paragraphes précédents n'ajoute rien à la profondeur de la relation entre mère et fils, ni à l'historicité de cette relation, mais réaffirme de manière significative que le lien

auquel l'Évangile de Jésus accorde une plus grande importance n'est pas charnel, de sang, mais celui du cœur et des choix existentiels résultant d'une intériorisation effective de la volonté divine.

En revanche, plusieurs de ses contemporains montrent qu'ils se laissent simplement guider par le passé et par les perceptions visuelles actuelles, et non par une écoute ouverte et passionnée des paroles du Nazaréen: ils tentent de réduire l'impact que ses propos ont sur des auditeurs qui ne sont pas hostiles par préjugé.

Le passage tiré des Actes des Apôtres constitue, en un certain sens, la conclusion stylisée de la vie de Marie, en particulier à partir de l'annonce de Gabriel: la prière, dans la dimension de la première communauté de disciples de Jésus-Christ, est le mode d'expression qualifiant pour rendre la recherche d'une relation avec Dieu lui-même. Et cela montre que Marie, en acceptant de faire partie du petit groupe de ceux qui ont accepté d'être disciples de Jésus après sa mort infâme en tant que Crucifié et ses apparitions en tant que Ressuscité et avant la Pentecôte (cf. Ac 2,1ss), a été capable, quelles que soient les difficultés, d'accueillir existentiellement la parole de son fils, en se confirmant dans toute la force quotidienne de sa foi.

Un autre cas discuté, celui d'Apocalypse 12:1-6, est bien particulier.

¹Un grand signe apparut dans le ciel: une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles. ²Elle était enceinte, et elle criait dans les douleurs de l'accouchement. ³Puis un autre signe parut dans le ciel: un grand dragon rouge, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes; ⁴sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel, et il les jetait sur la terre. Le dragon se tenait devant la femme qui allait accoucher, pour dévorer l'enfant dès qu'elle l'aurait porté. ⁵Elle donna naissance à un enfant mâle, destiné à dominer toutes les nations avec un sceptre de fer. Et son fils a été enlevé à Dieu et à son trône. ⁶Mais la femme s'enfuit dans le désert, où Dieu lui avait préparé un refuge pour la nourrir pendant mille deux cent soixante jours.

La femme dont parle ce passage - un texte qui a été représenté d'innombrables façons dans les arts figuratifs au cours des siècles - n'est pas nécessairement Marie, la mère de Jésus: dans l'histoire de l'exégèse et de l'herméneutique, les lectures ont été variées. La figure d'Israël ou de l'Eglise sont les autres plus récurrentes.

Seule la description extérieure de cette femme (v. 1) est clairement compatible avec les trois interprétations alternatives mentionnées ci-dessus. En effet, la même affirmation concernant l'enlèvement violent du nouveau-né ne pourrait s'expliquer que pour Israël: Le Christ, bien qu'engendré par Israël, lui a été enlevé à cause de son incrédulité. Mais comment, alors, comprendre l'attention et les soins que Dieu prodigue à la femme, même après que l'enfant lui a été enlevé? (cf. E. Corsini, p. 311).

Une explication plausible est que, compte tenu également du contraste entre la splendeur de ses vêtements et le caractère tragique de l'agonie de l'accouchement, la constellation qui entoure sa tête représente un peuple en attente, la communauté messianique: selon le symbolisme des anges des sept églises, les communautés individuelles et l'église dans son ensemble sont des réalités terrestres et célestes. Il est certain que cette femme, maintenant placée au ciel, s'est ensuite enfuie dans le désert poursuivie par son antagoniste, le dragon, et le désert est sur la terre. Nous savons donc que la femme ne représente pas un individu, mais un peuple messianique rempli d'espoir. Cependant, la gestation des hommes et des femmes s'est toujours déroulée sur la route d'une histoire conflictuelle. Pour le rédacteur du texte, le vrai salut (l'enfant) est déjà présent, bien qu'il soit "enlevé"; il est rendu visible maintenant dans les victoires individuelles et collectives d'une église souffrante, et il deviendra totalement visible lors de la venue de Jésus (cf. R. Foulkes, pp. 805-806).

Pourtant, l'idée qui interprète la naissance de l'enfant comme la naissance de Jésus en tant que Messie par sa mort reste stimulante, s'appuyant sur le symbolisme de la naissance par la mort propre à Jn 16,20-22: la nuit précédant sa mort, Jésus a affirmé que les disciples étaient travaillés comme une femme sur le point d'accoucher.

Ces petites remarques montrent combien il est difficile de donner une lecture unilatéralement mariale des images présentées dans ce splendide passage du Nouveau Testament et combien il est légitime de passer à autre chose, en considérant toujours les attestations qui sont certainement attribuables à Marie de Nazareth.

5. Remarques finales sur une mariologie “sérieuse”

Entre la fin du premier siècle avant Jésus-Christ et le premier siècle après Jésus-Christ, Marie de Nazareth a été une figure importante pour Dieu et de Dieu, pour les êtres humains et par les êtres humains, individuellement et communautairement. Les versets de Lc 1-2, Mt 1-2 et Jn 2 et 19 - passages dans lesquels elle est explicitement mentionnée et directement active - indiquent clairement le fondement de cette signification éthique et religieuse. Cette signification s’enracine essentiellement dans son choix d’une confiance intelligente, responsable et passionnée dans le Dieu de Jésus-Christ. C’est le croyant qui cherche à comprendre, dans son cœur et dans son esprit, comment il peut être utile au projet auquel Dieu l’a invité à participer avec un rôle décisif.

Toute autre caractéristique découle de cette tâche exigeante et joyeuse, lumineuse et tragique, qu’elle a accepté d’accomplir: faire place, dans son sein, à l’incarnation de Dieu dans l’histoire humaine.

Sa virginité, sa conception exempte du péché originel, son assumption corporelle au ciel - pour ne citer que les aspects les plus pertinents également au niveau de la piété religieuse - sont à comprendre toujours et uniquement en relation avec ce fait. Tout cela sans jamais oublier que ce n’est que sur ce premier aspect - la virginité avant la naissance de Jésus - dont les sources bibliques parlent de manière univoque, tandis que les autres découlent de traditions de foi et de dévotion qui n’ont pas pour fondement principal les textes bibliques et qui ont servi de base à d’importants choix ecclésiaux bien après le premier siècle de notre ère.

Ces réflexions montrent également combien sont infondées en termes bibliques, et donc en termes chrétiens, toutes les formes de dévotion mariale qui finissent par idolâtrer Marie en tant que telle. Elles se fondent sur une vaine crédulité, qui a remplacé l’engagement sérieux par, par exemple, “une confiance facile dans des pratiques purement extérieures: le mouvement stérile et fugace du sentiment, si étranger au style de l’Évangile, qui exige un travail persévérant et concret” (Paul VI, *Marialis cultus*, n. 38; voir en général les n. 28-39).

Soit la vénération mariale permet aux êtres humains d’orienter leur vie à la suite du Dieu de Jésus-Christ, soit elle est complètement étrangère à la foi chrétienne et donc inacceptable dans ce contexte. En fait, les chrétiens en général et les catholiques en particulier n’ont pas la Trinité comme étant Dieu plus une femme, Marie. Elle n’est donc pas du côté de Dieu qui regarde les êtres humains, mais du côté des êtres humains qui regardent aussi vers le Dieu de Jésus-Christ.

- prier avec le *Magnificat*, de la liturgie des heures à toutes les occasions de prière publique et de formation à la prière;

- supprimer toutes les incrustations et ajouts non bibliques dans la récitation du Rosaire;

- mettre à l’arrière-plan les prières telles que “*Salve, Regina*” et toutes les autres qui donnent place à une anthropologie peu évangélique (la vie humaine ne peut pas être regardée avant tout comme “une vallée de larmes”, sinon pourquoi Dieu aurait-il créé les femmes et les hommes, peut-être pour les prédisposer à la souffrance?)

- éliminer autant que possible toutes les interprétations et présentations de la figure de Marie qui sentent le renoncement éthique, la confiance puérile et irresponsable, les émotions douces (images, chants, prières, homélies etc.) car elles n’ont rien à voir avec la mère de Jésus ;

- retirer toute la place possible aux célébrations populaires (processions, adoration, etc.) qui apparaissent comme des manifestations d’un substrat religieux païen simplement recouvert d’une spiritualité pseudo-chrétienne.

Marie est une femme de foi aussi exceptionnelle qu’éloquente, un modèle religieux adulte et responsable, même à notre époque. La dévotion mariale est certes très importante, mais il ne faut

jamais oublier que l'on ne doit s'approcher de Marie que par rapport à Jésus de Nazareth, crucifié et ressuscité. Le Dieu de Jésus-Christ montre Marie, qui nous invite constamment à regarder vers lui.

Revoir constamment les schémas culturels et les pratiques religieuses mariales est l'occasion de nous demander jour après jour quel type de foi chrétienne nous croyons avoir.

Marie a vécu, dès l'annonciation, dans le discernement répété de ce qu'elle vivait : c'est ce dont nous avons tous besoin aujourd'hui, en ce temps de grandes difficultés et de nouvelles opportunités pour la vie humaine.

6. Sélection bibliographique

- Paolo VI, *esortazione apostolica "Marialis cultus"* (2 febbraio 1974).
- E. Corsini, *Apocalisse prima e dopo*, SEI, Torino 1980.
- G. Gutierrez, *Il Dio della vita*, tr. it., Queriniana, Brescia 1991.
- A. Serra, *Maria e la pienezza del tempo*, Paoline, Milano 1999.
- Conferenza Episcopale Tedesca-Chiesa Evangelica Luterana Unita di Germania, *Communio Sanctorum. La chiesa come comunione di santi*, tr. it., Morcelliana, Brescia 2003.
- S. De Fiores, *Maria sintesi di valori*, San Paolo, Cinisello Balsamo (MI) 2005.
- M. Masini, *Maria di Nazaret nel conflitto delle interpretazioni*, Messaggero, Padova 2005.
- R. Foulkes, *Apocalisse*, in A.J. Levoratti (a cura di), *Nuovo Commentario Biblico. Atti degli Apostoli-Lettere-Apocalisse*, tr. it., Borla-Città Nuova, Roma 2006, pp. 771-840.
- A. Valentini, *Maria secondo le Scritture*, EDB, Bologna 2007.
- A. Maggi, *Non ancora madonna. Maria secondo i Vangeli*, Cittadella, Assisi 2008³.
- L. Maggi, *L'evangelo delle donne*, Claudiana, Torino 2010.
- E. Borghi, *Gesù è nato a Betlemme? I vangeli dell'infanzia tra storia, fede e testimonianza*, Cittadella, Assisi (PG) 2011.
- Aa.Vv., *Maria di Nazareth: dossier ecumenico*, "Dialoghi" (248/2016), 3-13.
- B. Sesboué, *Tre sguardi su Maria*, EDB, Bologna 2018.
- A. Valentini, *Teologia mariana*, EDB, Bologna 2020.